

DI

2414  $\frac{n}{10}$

110127

Zur  
Gräfl. vom Hagen'schen  
Majorats - Bibliothek



MÖCKERN  
gehörig.

N<sup>o</sup> 252

00 se



STANFORD  
BY  
CHRYSANTHE



Sub. 00

Brunei 00

Formey 00

LES  
AVENTURES  
DE  
CHRYSANDRE.

---

*Quis dabit capiti meo aquam, & oculis meis  
fontem lacrymarum? Et plorabo die ad  
nocte.....*

Jerem. cap. 9, v. 1.

---

Pleurez, pleurez, mes yeux, & fondez - vous en  
larmes.

---

---

1 7 9 1.

n



---

LES  
AVENTURES  
DE CHRYSANDRE.

---

ACCOUTUMÉ, depuis long-tems, à des infortunes privées, j'avois été, pour ainsi dire, élevé dans l'amertume & l'affliction : chaque jour ramenant de nouveaux sujets de douleur, mon ame se voyoit plongée dans un deuil continuel : les jours, les mois, les années s'écouloient, & ma destination étoit toujours la même : accablé quelquefois sous le poids de mes chagrins, je me plaignois de la durée de mon exil ; je gémissois dans ces tristes instans, de ne pas en voir arriver le terme ; & je me croyois au comble du malheur. Hélas ! je ne connoissois pas alors le sujet des grandes afflictions ; je n'avois encore pleuré que des maux particuliers, & j'étois destiné à pleurer des calamités publiques. O ma patrie ! sois sensible aux peines que tu

me causes. C'est sur toi que je pleure maintenant, & pourrai-je jamais me consoler, tant que je te verrai dans l'état où tu es! Ecoute donc, aveugle, l'état où depuis long-tems tu me tiens réduit; & si tu es insensible à ma situation particulière, songe qu'elle est celle de plusieurs millions de tes citoyens.

Trois fois mes jours ont été menacés dans ton sein, & autant de fois une Providence conservatrice m'a préservé des coups de ta barbarie. Je t'aimois, malgré ta fureur; je ne pouvois me résoudre à t'abandonner, & je m'obstinois à lutter contre les orages que tu suscitois à chaque instant contre moi: réduit enfin par tes lâches satellites à ne pouvoir trouver dans ton immense surface un coin de terre qui voulût me porter, je ne mis d'abord qu'un pied hors de tes frontières: j'observois de là tes mouvemens & tes variations; j'attendois en silence le moment de venir te dire que tu recouvrais un de tes enfans. Je croyois chaque jour voir arriver le courier qui m'annonceroit le

retour de ton bonheur, & chaque courier m'apprenoit, hélas! que tu te précipitois de plus en plus dans l'abyme.

Ce fut alors que, perdant l'espoir de te voir reprendre ton ancienne raison, je résolus d'aller pleurer le reste de ma vie l'a-veuglement avec lequel tu te précipitois à ta ruine. Je fus long-tems à trouver ce que je desirois : je voulois m'isoler de la société, & je ne voulois pour dépositaires de mes sanglots & de mes larmes, que les animaux sauvages. Je trouvai enfin le désert que je cherchois : il est à l'extrémité d'une chaîne de montagnes les plus escarpées; nul mortel n'a jamais pensé à y fixer son habitation, peut-être pas même à y diriger ses pas : la nature cependant y produit assez pour un infortuné qu'un fort semblable au mien pouvoit y amener; une source abondante d'une eau fort claire, & une assez grande quantité de fruits sauvages, telle étoit la ressource qui m'étoit offerte en ces lieux, & c'en étoit assez pour un malheureux qui vient se dévouer aux larmes & à la douleur. Assez

près de la fontaine , étoit un antre taillé dans le roc , au fond duquel je choisis le lieu où je viendrois chaque nuit prendre quelques heures de repos. Au-dessus de la grotte s'élevoit une forêt assez épaisse d'arbres de cyprès ; jamais Philomèle n'y fit entendre sa voix mélodieuse : elle ne retentissoit que du croassement d'oiseaux lugubres , & quelquefois des tendres gémissemens de la plaintive tourterelle. Ce fut là le lieu que je destinai à recevoir mes pleurs : chaque jour , après avoir rendu mes devoirs au Maître de la nature , je m'enfonçois d'un pas lent dans ce bois ténébreux ; j'en considérois les respectables horreurs , & j'écoutois avec attention les voix sépulcrales qui s'y faisoient entendre : animée par ces sons lugubres , ma douleur renaissoit à l'instant , & je reprenois mes tristes accents. Echo , tu les répétois au loin dans ces contrées sauvages , & aussi-tôt toute la nature se trouvoit suspendue autour de moi ; une multitude de volatiles qui accouroient à mes premiers sons , me montroit chaque jour , par

un silence morne & respectueux , l'intérêt que chacun d'eux prenoit à ma peine. Je prolongeais ordinairement mes plaintes jusqu'au milieu du jour, & je ne les interrompois que pour venir, dans un léger rafraîchissement, alimenter ma douleur & donner une nouvelle force à ma voix. Quelquefois même, livré à des rêveries plus tristes que de coutume, & accablé d'une douleur plus amere, j'oublois ma nourriture; je ne pensois alors qu'à soulager ma peine, en versant un torrent de larmes.

J'étois dans un de ces momens de douleur excessive, croyant n'avoir que le ciel & la terre pour témoins de mes pleurs & de mes soupirs, lorsque tout-à-coup se fit entendre à mes oreilles une voix telle que depuis long-tems je n'en avois entendu. " Mortel, me cria cette voix, „ qui que tu sois, quelque'amer que soit „ le sujet de ton affliction, calme ta dou- „ leur, essuie tes larmes; tu pleures, sans „ doute, ce qui ne mérite pas d'être „ pleuré, & ta tristesse t'arrache à des „ travaux & à des soins utiles; retourne

A iv

„ dans tes foyers, va faire le bonheur  
 „ d'une famille trop heureuse d'avoir un  
 „ chef si sensible. Je vais prendre ta place ;  
 „ moi seul ai droit de pleurer , parce que  
 „ moi seul porte dans mon cœur un juste  
 „ sujet de douleur ; toute amertume qui  
 „ n'a pas le même objet que la mienne ,  
 „ ne mérite pas seulement une larme. „

Frappé de ce que je venois d'entendre ,  
 & impatient de connoître un homme qui  
 se disoit plus malheureux que moi , je sus-  
 pendis un instant ma douleur , & je levai  
 la tête. Je crus au premier instant , qu'un  
 tombeau s'étoit ouvert pour laisser échap-  
 per la victime qu'il renfermoit : j'aperçus  
 un grand corps desséché , un front avancé ,  
 des joues décharnées , des yeux enfoncés ;  
 & jugeant à quelques signes de vie que je  
 remarquois , que ce que je voyois n'étoit  
 pas un spectre , je lui dis : “ infortuné  
 „ étranger , que ton malheur amene dans  
 „ ces lieux déserts , je vois à la vérité que  
 „ tu es en proie à une douleur bien amere ;  
 „ mais il faut qu'elle le soit beaucoup ,  
 „ pour être plus excessive que la mienne „

„ ainsi que tu me l'as annoncé. Qui es-tu ?  
 „ d'où viens-tu ? & quelle infortune t'a  
 „ fait franchir les rochers qui rendent cette  
 „ solitude presqu'inaccessible ? Parle . . . .

„ Hélas, reprit Lymas, ( c'étoit son  
 „ nom ) comment pourrois-je te détailler  
 „ le sujet de mes larmes ? Jamais mortel  
 „ ne pleura à plus juste titre, parce que  
 „ jamais il n'eut plus de raisons de pleu-  
 „ rer : j'avois une patrie, & je n'en ai  
 „ plus ; j'avois un roi, & il est dans les  
 „ fers ; j'avois une religion, des minis-  
 „ tres, des possessions, des espérances,  
 „ & tout m'est enlevé : le feu de la dis-  
 „ corde est allumé dans tous les coins de  
 „ mon pays, la voix de la justice ne s'y  
 „ fait plus entendre, l'ordre en est banni,  
 „ le sujet ne connoît plus la voix de son  
 „ maître, le fils refuse de se soumettre à  
 „ celle de son père, une foule d'ignorans  
 „ s'érigent de toute part en docteurs,  
 „ & les prophetes sont forcés de se taire  
 „ devant eux. Par-tout on entend dé-  
 „ biter la doctrine la plus féditieuse ; par-  
 „ tout on prêche le pillage, le massacre &

„ l'incendie ; les torches sont allumées ;  
 „ les poignards sont levés en tous lieux ,  
 „ & au moindre signe , l'on se précipite  
 „ avec fureur sur d'innocentes victimes ,  
 „ qui donneroient leurs biens & leurs vies  
 „ pour le retour de l'ordre , & que l'on  
 „ accuse cependant d'entretenir le défor-  
 „ dre. J'ai vu les maisons pillées & incen-  
 „ diées , j'ai vu les meilleurs citoyens  
 „ massacrés , j'ai vu des millions de per-  
 „ sonnes vertueuses persécutées en toute  
 „ maniere au nom de la liberté , parce  
 „ qu'elles vouloient conserver la reli-  
 „ gion de leurs peres : je les ai vu chassés  
 „ des temples du vrai Dieu , j'en ai vu  
 „ fermer les portes ; j'ai vu les ministres ,  
 „ les oints du Seigneur indignement ou-  
 „ tragés ; je les ai vu égorgés dans quel-  
 „ ques endroits , enchaînés dans d'autres ,  
 „ & par - tout obligés de se cacher & de  
 „ fuir. J'ai vu.... ô ciel !.... „ Il en vou-  
 „ loit dire davantage ; mais la douleur suf-  
 „ foquant son cœur , ses paroles expirerent  
 „ dans sa bouche , & il tomba à mes pieds.  
 „ Je respectai quelque tems son silence ,

& je lui donnai le tems de foulager sa  
 douleur par une abondante effusion de lar-  
 mes. Enfin le voyant fuffifamment revenu  
 pour qu'il pût développer un récit qu'il  
 n'avoit fait qu'ébaucher , je le relevai  
 doucement ; & le pressant tendrement  
 contre moi , je lui dis : " Lymas , mon  
 » cher compatriote , ton malheur m'est  
 » commun , ta patrie est la mienne ; le  
 » peu que tu viens de me dire , me fait  
 » connoître que tu es françois. Je le fuis  
 » auffi ; j'ai donné à ma patrie , dans mille  
 » occasions , des témoignages du dévoue-  
 » ment le plus entier. Hélas ! devois-je  
 » m'attendre à un pareil retour de sa part ?  
 » L'ingrate , après avoir dévasté mes pro-  
 » priétés & brûlé mes maisons , a eu la  
 » barbarie de me refuser un asyle dans  
 » son fein : occupé depuis long-tems  
 » à gémir dans cette folitude , sur sa fu-  
 » reur , j'ignorois dans quel état elle se  
 » trouvoit actuellement ; je me plaisois  
 » même quelquefois à me persuader que ,  
 » revenu de ces premiers transports de  
 » rage qui l'avoient tellement défigurée ,

„ elle avoit repris son ancien caractère :  
 „ plein de cette pensée , je me reprochois  
 „ alors les larmes que je versois. Pourquoi  
 „ pleurer , me disois - je , tandis que peut-  
 „ être l'on se réjouit dans ma patrie ?  
 „ C'étoit là la pensée qui commençoit à  
 „ m'occuper , lorsque tu m'as fait enten-  
 „ dre ta voix ; & cette pensée alloit cal-  
 „ mer la douleur profonde dont tu m'as  
 „ trouvé pénétré : peut-être même m'au-  
 „ roit-elle fait abandonner le dessein que-  
 „ j'avois conçu de ne jamais quitter mon  
 „ désert ; peut-être . . . . . Mais puis-  
 „ que tu m'apprends que la fureur est  
 „ le caractère permanent de ma patrie ,  
 „ je me consacre de nouveau à la retraite  
 „ & aux larmes. Lymas , la nature ici  
 „ produit assez pour deux malheureux  
 „ comme nous ; tu demeureras avec moi ,  
 „ & nous pleurerons ensemble ; & pour  
 „ que ma douleur puisse égaler la tienne ,  
 „ apprends-moi jusqu'ou elle doit s'éten-  
 „ dre. Apprends - moi ce que j'avois ré-  
 „ solu d'ignorer , mais ce dont tu m'inf-  
 „ pires le desir d'être instruit. Est-il vrai

„ que, depuis deux ans que je suis étran-  
 „ ger à ma patrie, elle se livre toujours à  
 „ de nouveaux excès? Ceux dont j'ai été  
 „ témoin, & dont j'ai frémi, pouvoient-  
 „ ils donc être surpassés par de plus grands  
 „ encore? & s'il est vrai que les dé-  
 „ sordres de la France soient augmen-  
 „ tés depuis que je l'ai quittée, dis-moi,  
 „ *Lymas*, comment les honnêtes gens  
 „ peuvent-ils y vivre? „

*Lymas*. Hélas! mon cher *Chryfandre*,  
 reprit tristement *Lymas*, en tournant sur  
 moi des yeux encore tout mouillés de  
 pleurs; si tu ignores l'état de ta malheu-  
 reuse patrie depuis deux ans, tu ne con-  
 nois pas la millieme partie de ses maux.  
 Ce qui, dans le commencement, t'a fait  
 reculer d'horreur, n'étoit qu'un foible  
 essai des fureurs & des extravagances aux-  
 quelles elle s'est portée depuis. Il est inu-  
 tile & même impossible que je t'en fasse  
 le récit: pleure, *Chryfandre*; ta patrie  
 touche à sa perte, tous les honnêtes gens  
 la désertent, & bientôt elle ne contiendra  
 plus que des armées de furieux & de for-

éénés qui , ne trouvant plus dans son sein leurs victimes ordinaires , se déchireront les uns les autres !

*Chrysfandre.* Mais le roi n'a-t-il pas enfin fait usage de son autorité pour réprimer l'audace des factieux ?

*Lymas.* Le roi. . . . ô mon cher Chrysfandre ! il n'y en a plus en France. On lui a encore conservé ce nom auguste , à la vérité ; mais on l'a dépouillé de la gloire & de l'autorité qui en ont toujours été inséparables : ce n'est plus qu'un roi fonctionneur , tout son pouvoir se réduit à mettre son nom au bas d'un décret ; il n'a plus de crédit dans ses états ; il ne peut plus , par des loix sages , procurer le bonheur de ses sujets ; il ne peut pas même les visiter pour les consoler des maux dont il n'est plus en son pouvoir de les délivrer : il est gardé à vue par une cohorte de satellites vendus à ses ennemis ; & que peut-il étant ainsi dans les fers ?

*Chrysfandre.* Du moins ceux qui ont enchaîné le roi , prennent sa place pour entretenir l'ordre & faire rendre la justice dans le royaume ?

*Lymas.* Je te l'ai déjà dit, *Chrysandre*, il n'y a plus de justice dans le royaume; chaque commune, que l'on nomme Municipalité, interprète la loi, la fait même & l'exécute à son gré: la police, la justice, tout est abandonné à l'arbitraire le plus tyrannique; le vice seul ose lever la tête & marcher en triomphe, tandis que la timide vertu est persécutée jusques dans les antres & les rochers où elle est obligée de se réfugier. Tu ne comprendras jamais, *Chrysandre*, la licence & la dépravation qu'introduit en France le nouvel ordre de choses qu'on y établit: tous les scélérats y sont protégés, & tous les vertueux citoyens y sont vexés & massacrés. Quand toutes les furies de l'enfer auroient fixé leur demeure dans notre infortunée patrie, l'on n'y verroit pas un désordre plus affreux, ni plus général.

*Chrysandre.* Mais, *Lymas*, ton imagination échauffée ne te fait-elle point grossir les objets? N'y a-t-il donc plus en France, d'autorité qui puisse & qui veuille opposer une digue au débordement que tu me dépeins?

*Lymas.* Non, Chryfandre, il n'y en a plus : tous ceux qui ont quelque autorité en mains, ne doivent leur existence, leur force & leurs espérances, qu'aux auteurs de la constitution : ils sont donc obligés, pour se soutenir & s'accréditer, de seconder les vues de leurs créateurs ; & comme les vues de ceux-ci sont de renverser tout & de tout confondre, tu conçois, ô mon infortuné ami ! jusqu'où doit aller le désordre.

*Chryfandre.* Excuse, *Lymas*, excuse, je te prie, ma défiance ; un infortuné qui veut connoître les maux de sa patrie, est pardonnable de ne pas croire si facilement des excès si révoltans : je crains toujours que tu n'exagères ton récit. Je connois en France, une classe d'hommes indépendans de la constitution, & qui est assez zélée & assez accréditée pour détourner les peuples de l'abyme où tu me dis qu'on les plonge ; & cette classe d'hommes, *Lymas*, tu la connois aussi bien que moi, c'est le clergé.

*Lymas.* Ah, Chryfandre ! que de larmes

mes te prépare ton indiscrette curiosité !  
 Je voulois te laisser ignorer le malheur le  
 plus affreux de ta patrie ; je voulois , en te  
 montrant quelques-unes de ses plaies , dé-  
 rober à tes yeux la plus flétrissante ; mais  
 puisque tu veux tout savoir , je te dirai  
 tout , Chryfandre , le clergé est proscrit  
 dans toute la France.

*Chryfandre.* La religion l'est donc aussi ?

*Lymas.* - Oui , mon cher Chryfandre.

*Chryfandre.* O ciel ! quelle vengeance tu  
 tires de ma patrie ! Plus de clergé catho-  
 lique ! ... plus de religion ! ... Lymas , si  
 tu ne me trompes pas , je ne puis survivre  
 à une pareille catastrophe ; je sens mes  
 forces m'abandonner ; je meurs ... Et à  
 l'instant je tombai la face contre terre. Je  
 ne doute pas que mon sensible ami n'ait  
 pris de moi tous les soins possibles pour  
 me tirer de l'évanouissement où m'avoit  
 jeté la nouvelle qu'il venoit de m'annon-  
 cer : il m'a dit depuis , que par intervalles  
 j'ouvrais à demi les yeux contre lui ,  
 en disant : Est - ce un songe ? ... Ne me  
 trompe - t - en pas ? ... Ma patrie est - elle

capable d'un tel aveuglement ? ... Enfin, revenu à moi-même, je me trouvai entre les bras de *Lymas*, qui m'arrosait de ses larmes. Quoi, lui dis-je avec une force dont lui-même fut surpris, il n'y a plus de clergé en France ? Et tant de vénérables évêques, & tant de saints pasteurs qui remplissoient leurs fonctions d'une manière si édifiante, que sont-ils devenus ?

*Lymas*. Puisque tu veux que je t'informe à fond de ce qui doit faire jusqu'à ton trépas le sujet le plus juste de tes larmes, *Chryfandre*, aie, au moins, la force d'entendre ce que j'ai eu le courage de voir. Tous ces évêques, tous ces pasteurs dont tu me parles, à un très-petit nombre près, ont été chassés de leurs postes.

*Chryfandre*. Et pourquoi donc ?

*Lymas*. Parce qu'ils n'ont pas voulu jurer de renoncer au pape, à l'église, à sa discipline & à ses dogmes ; c'est-à-dire, parce qu'ils n'ont pas voulu renoncer à la religion & précipiter les peuples dans les ténèbres de l'erreur.

*Chrysandre.* Les dioceses font donc sans évêques, & les paroisses sans pasteurs?

*Lymas.* Autant vaudroit presque que les choses fussent ainsi : néanmoins il y a, à la tête des dioceses & des paroisses, des hommes que l'on nomme évêques & curés.

*Chrysandre.* Et qui les a envoyés ?

*Lymas.* L'Assemblée Nationale les a fait nommer, dans des assemblées de séculiers, & même de juifs & de protestans ; puis elle a fait consacrer & envoyer dans tout le royaume les nouveaux évêques, par d'autres évêques, dont les uns n'avoient jamais eu de juridiction, & les autres n'en avoient plus, ou n'avoient qu'une juridiction déléguée ; & c'est de ces évêques ainsi envoyés que tous les pasteurs de France ont reçu leur mission.

*Chrysandre.* Si cela est ainsi, les nouveaux pasteurs de France sont donc de faux pasteurs ; ils ne tiennent donc plus à l'église de Dieu, puisqu'ils n'ont pas reçu d'elle leur mission ni leurs pouvoirs ?

*Lymas.* Tu as raison, mon cher Chry-

fandre, ces nouveaux pasteurs sont des intrus, parce qu'ils ne sont pas entrés par la vraie porte : ils sont des schismatiques, parce qu'ils se séparent de l'unité de l'église, & qu'ils déchirent le sein de cette tendre mere; en un mot, ils sont des larrons, des voleurs, qui usurpent dans l'église un pouvoir que Jésus-Christ ne leur a point confié : ils sont des loups furieux, qui n'entrent dans le bercail que pour perdre & égorger le troupeau : ils ne sont point le canal par où les graces découleront sur les fideles; ils sont des nuées sans eau, & leur ministère ne fera d'aucun fruit pour nos compatriotes.

*Chrysandre.* Mais, dis-moi donc, Ly-mas, comment les François qui étoient si attachés à leurs pasteurs, ont-ils pu consentir à les voir partir? Comment ont-ils pu recevoir à leur place ces fantômes de pasteurs dont tu me parles? Ignoroient-ils donc l'abyme où les plongeoit ce changement?

*Ly-mas.* Non, mon cher Chrysandre, ils ne l'ignoroient pas : on ne cessoit

de toute part , de le leur faire connoître ; & une foule d'excellens ouvrages qui étoient entre les mains de tout le monde , le leur montrait fans énigme : mais que peuvent les exhortations & les écrits pacifiques de quelques vertueux citoyens , contre les calomnies & les fureurs d'une multitude de forcenés ? Pour détacher les peuples de leurs pasteurs , on s'est servi des moyens les plus iniques , on a attribué à ces fideles ministres , les qualifications & les faits les plus odieux. Ici , on les accusoit d'ennemis du peuple , de gens vendus aux intérêts des grands : là , on les accusoit de contre-révolutionnaires , de traîtres à la patrie ; & tandis que ces vertueux pasteurs ne faisoient qu'élever leurs mains vers le ciel pour en obtenir le bonheur & la tranquillité du royaume , on disoit au peuple , que par-tout on les voyoit à la tête des partis factieux , encourageant leurs freres à l'insurrection , à la révolte , & soldant même ceux qui voudroient se liguier pour renverser la constitution. C'est par de sem-

blables calomnies , Chryfandre , qu'on a rompu dans tout le royaume , les liens qui unissoient les pasteurs à leurs troupeaux. Après avoir ainsi préparé les peuples au changement , on s'est hafardé à envoyer quelques-uns de ces nouveaux soi-disant pasteurs : les esprits se font aussi-tôt échauffés dans les paroisses où on les envoyoit ; les trois quarts des paroissiens , & peut-être plus encore , étoient dans la défolation de se voir enlever leurs fideles conducteurs : on laissoit se ralentir cette effervescence , puis on remplaçoit un autre pasteur à quelque distance du premier , puis un autre encore. On ne vouloit pas exciter une commotion générale dans le royaume ; c'est pourquoi on ne faisoit les remplacements que successivement , & à une certaine distance les uns des autres ; encore même ne pouvoit-on faire recevoir les nouveaux pasteurs que par la force des armes ; tous étoient mis en possession par des piquets de gardes nationales armées , & j'ai vu ces mêmes gardes demeurer jusqu'à trois

semaines dans certaines paroisses , aux dépens des paroissiens , pour les forcer à conserver les nouveaux pasteurs que la nouvelle constitution leur envoyoit.

*Chrysandre.* Mais tous ces déplacemens de pasteurs étoient-ils donc nécessaires pour la régénération des François ?

*Lymas.* L'expérience de tous les siècles a fait connoître que les pasteurs animés de l'esprit de la religion , étoient les êtres les plus importans dans un état ; que c'étoit eux qui concouroient le plus efficacement à entretenir le bon ordre & la tranquillité ; que c'étoit principalement à leur zele & à leur vigilance qu'on étoit redevable de l'exécution des loix. Cette vérité, tu le fais , Chrysandre , a été reconnue & professée par les anti-prêtres de nos jours : on les a entendus , dans les premières séances de l'Assemblée Nationale , faire du clergé , & sur-tout du clergé du second ordre , l'éloge le plus pompeux : on l'appelloit alors *une classe de citoyens utiles* ; & puisqu'il étoit alors , & qu'il pourroit être encore aujourd'hui

*une classe de citoyens utiles*, le bien de la nation Française n'exigeoit donc pas qu'on le supprimât, qu'on l'anéantît : il falloit, au contraire, l'accréditer, le protéger, & l'état n'auroit jamais eu lieu de se repentir de la faveur qu'on lui auroit accordée. Mais on a bien senti qu'en protégeant le clergé, on iroit contre le dessein qu'on avoit formé d'anéantir la religion : il falloit nécessairement en venir là, c'étoit l'unique but que l'on se proposoit; & pour l'atteindre, que de moyens n'a-t-on pas employés ! On a flatté le peuple, on lui a dit qu'il étoit tout : on a multiplié les départemens, les districts & les municipalités, que l'on réduira sûrement, lorsque l'ouvrage sera consommé : on a cherché à gagner les troupes, en augmentant leur solde : on a mis dans les intérêts de la révolution, une multitude de citoyens, en leur facilitant l'acquisition des biens ecclésiastiques. C'étoient autant de personnes que l'on s'attachoit ; c'étoient autant de persécuteurs que l'on suscitoit & au clergé & à la religion : &

pour que la persécution contre la religion parût moins, on a eu l'adresse d'en conserver tout l'extérieur, on n'a rien changé à ses cérémonies ni à son culte visible. Lorsque l'on s'est senti assez fort, on a exigé le serment sur cette religion qui n'étoit plus qu'un corps sans ame : ceux qui étoient ignorans, passionnés ou intéressés, l'ont adoptée; ceux qui étoient instruits & religieux, l'ont rejetée; on a recommencé à calomnier ceux-ci : on disoit au peuple, qu'ils étoient au moins des orgueilleux & des obstinés; qu'ils avoient tort de refuser le serment qu'on exigeoit d'eux; qu'on ne touchoit rien à la religion: & le peuple, trop peu instruit pour découvrir les coups que l'on portoit à la religion, croyoit ces calomnies d'autant plus aisément que cette religion lui paroissoit toujours la même. La calomnie a aigri les esprits; échauffé les têtes, & de là est venu fondre sur le clergé, un déluge de maux de toute espece: on le dénonçoit, on le traduisoit devant les tribunaux, on le poursuivoit comme

on poursuit les bêtes sauvages ; on troubloit tous les lieux de sa retraite , on l'emprisonnoit quand on pouvoit , & Dieu veuille qu'on n'en fasse pas un jour un carnage horrible ! Chrysandre , tu fais maintenant la conduite qu'on a tenue envers le clergé , & tu en devines le motif : une elle conduite n'étoit sûrement pas nécessaire à la régénération de la France ; mais elle l'étoit pour la destruction de la religion ; & comme c'étoit là l'unique but que l'on se proposoit , tu ne dois plus être surpris de toutes les horreurs que je viens de te raconter.

*Chrysandre.* Ce qui me surprend le plus dans tout ce que tu me dis , mon cher Lymas , c'est que l'on ait pu faire adopter au peuple un système aussi étrange.

*Lymas.* Tu as raison , Chrysandre , cela paroît très-surprenant au premier coup-d'œil ; & jamais on n'auroit réussi , si l'on n'eût pas aussi bien concerté le plan ; mais , que ne peut-on pas sur l'esprit du peuple , quand on excite son intérêt ? On lui a dit , à ce peuple , qu'il

vivroit heureux sous la constitution qu'on lui offroit ; que les dettes de l'état alloient être acquittées dans peu ; qu'après cela , il ne paieroit presque plus rien ; que si , au contraire , il rejetoit la nouvelle constitution , il se verroit plongé dans la servitude , & qu'il seroit accablé d'impôts. Le peuple a cru tous ces songes , il a cru voir son intérêt dans ce qui est le plus opposé à son intérêt , & voilà ce qui l'a rendu insensible à la perte de sa religion.

*Chrysandre.* Mais au moins ce peuple si crédule est-il soulagé maintenant ?

*Lymas.* Hélas , Chrysandre ! il est plus malheureux que jamais. Sous l'ancien régime , qu'on lui décrie tant aujourd'hui , il vivoit au moins tranquille ; il ne craignoit ni trouble , ni émeute , ni brigandage , ni assassinat ; & aujourd'hui il est dans une agitation & une défiance continuelles ; il est obligé de se précautionner contre tous ses compatriotes , parce qu'il est en butte à toutes sortes de malversations. Bien loin d'être soulagé , ses impôts sont considérablement augmentés ,

il a déjà été obligé de payer le quart de son revenu, il sera dorénavant obligé d'en payer annuellement le cinquieme; l'argent des finances a disparu, les dons patriotiques sont fondus, une grande partie des biens du clergé est vendue, & la dette de la nation est cependant augmentée de près de moitié, depuis l'existence de l'Assemblée Nationale: toutes les fortunes particulières sont épuisées, les ressources ordinaires n'existent plus; les artisans sont sans ouvrage, les négocians sans débit, & il ne reste, pour toute richesse dans le royaume, qu'un magasin de papiers qui achevera de ruiner une quantité de familles. Voilà, mon cher Chrysandre, à quoi se réduisent la félicité & le soulagement du peuple françois!

*Chrysandre.* Et ce peuple se laisse toujours abuser? Et il n'ouvre pas enfin les yeux? Et il ne reconnoît pas qu'on le trompe?

*Lymas.* Je te l'avoue, Chrysandre, j'en suis aussi surpris que toi; je ne conçois pas qu'une grande nation se laisse

enlever son gouvernement , sa tranquillité , son commerce , ses reffources , sa religion & ses ministres , dans l'espérance d'un bonheur qu'on lui fait espérer depuis plus de deux ans , & dont on l'éloigne tous les jours de plus en plus ; & je suis obligé , pour expliquer ce mystere , de dire : que la main de Dieu s'est appesantie sur notre patrie , qu'il l'a aveuglée de la maniere la plus terrible , & qu'il la destine à donner un grand exemple aux autres peuples de la terre.

*Chryfandre.* Les maux de notre patrie sont sans remede , Lymas ; elle creuse elle-même l'abyme dans lequel elle va s'enfvelir ; creusons-en un , où nous nous enfvelirons avec elle. Pourrions-nous survivre à la ruine de notre pays ? Non , je te l'avoue , cette pensée , ma patrie s'écroule , le bon ordre qu'on y admiroit est détruit , la religion qui y fleurissoit en est proscrire ; cette pensée , dis-je , ne me permet plus de vivre , il faut que je meure , Lymas ; & si tu m'aimes , tu ne t'opposeras pas à mon dessein.

*Lymas.* O Chryfandre ! est-ce là le fruit que tu dois retirer de l'infortune ? | Les malheurs ne doivent-ils pas fervir à rendre un homme sage ? Tu veux mourir ! . . . Tu veux que j'applaudisse à ton dessein ! . . . Tu veux donc commettre un crime , & tu veux que je m'en rende complice ! . . . Non , non , Chryfandre , tu ne connois pas ton ami , si tu le crois capable d'une telle lâcheté . N'est-ce pas assez des forfaits dont se fouille ta malheureuse patrie ? Veux-tu , coupable comme elle , l'imiter en ce qui te fait le plus horreur ? Gémit-on bien sincèrement sur un désordre , lorsqu'on enchérit sur ce désordre même ? Quel triomphe pour tes ennemis , s'ils pouvoient dire que tu les as surpassés en iniquité , lors même que tu paroisses déplorer leur malice ! Ah ! plutôt , Chryfandre , suis l'avis que je vais te donner : il faut faire diversion à ta douleur , il faut t'arracher à ces lieux sauvages : ils ne sont propres qu'à retracer continuellement à ton esprit des images lugubres ; il faut te distraire par la variété des

objets que nous verrons dans les différens voyages que nous entreprendrons. Peut-être apprendrons-nous que notre patrie, fatiguée du bouleversement qui l'agite depuis si long-tems, travaille à rétablir le calme dans son sein; & si nous ne recevons toujours que des nouvelles désastreuses, nous choisirons un lieu où, au milieu d'un peuple tranquille & vertueux, nous pourrions mener une vie utile. Par-  
tons. . . . .

*Chrysfandre.* Qu'entends-je, Lymas! tu dis que tu m'aimes, & tu veux m'arracher à ma solitude? Tu veux faire diversion à ma douleur, tu m'en fais donc un crime? Penses-tu que j'oublierai jamais ma patrie, & que je pourrai être quelque tems insensible à ses maux?

*Lymas.* Penses-tu toi-même, Chrysfandre, que je n'en sois pas autant affecté que toi? (\*) Crois-le bien, mon ami,

---

(\*) La suite prouvera qu'il en étoit même plus affecté.

J'ai une ame auffi fenfible que la tienne ; & fi je voulois en fuivre les penchans , j'aurois au moins autant d'inclination que toi pour le genre de vie auquel tu veux te confacrer : mais notre fenfibilité doit être dans l'ordre ; & l'ordre veut-il que nous nous confumions en des larmes infructueufes ? Non , non , Chryfandre , nous pouvons , fans cefler de gémir fur notre patrie , nous appliquer , dans des contrées étrangères , à un genre de vie moins ftérile. Allons donc chercher un peuple fenfible , qui veuille nous adopter. Le récit que nous lui ferons de nos malheurs , excitera fa compaffion , & fes bontés nous dédommageront de la dureté de notre patrie. En prononçant ces paroles , Lymas me prit par la main , & m'arracha , malgré mes réfiftances , à la folitude que j'avois choifie , & à laquelle il ne voulut pas même me permettre de dire un dernier adieu.

Les tentatives d'un ami font fi efficaces , que je fus enlevé par le mien , fans prefque m'en appercevoir ; un charme  
 fecret

ſecret ſ'empara de mon ame. Lymas n'e-  
 ceſſoit de m'entretenir, en m'éloignant,  
 & je n'entendois aucune de ſes paroles.  
 Je me croyois toujours dans mon défert,  
 j'y tenois toujours mes yeux fixés, lorſque;  
 revenu de ma diſtraction, je me trouvai à  
 la porte d'une grande ville, ſituée dans une  
 plaine aſſez ſpacieuſe. Ah, Lymas ! je  
 commençai là à reconnoître que ton ami-  
 tié t'avoit ſuggéré un moyen trompeur.  
 Tu avois voulu me diſtraire de ma dou-  
 leur en me faiſant voyager, & mes  
 voyages ne firent qu'accroître ma dou-  
 leur en la variant de mille manieres dif-  
 férentes. Je remarquai dans cette ville,  
 où nous entrâmes, les mœurs les plus  
 douces & les plus honnêtes; le peuple  
 y paroifſoit affable & humain, on liſoit  
 dans ſes yeux le contentement qu'il  
 éprouvoit; jamais la fureur n'aigriſſoit  
 les eſprits dans cette heureuſe contrée;  
 jamais la diſcorde n'y ſecouoit ſes tor-  
 ches, parce que des loix ſages y unif-  
 ſoient tous les citoyens & en faiſoient un  
 peuple de freres. J'allois preſque faire un

fouhait pour ma patrie , lorsque s'offrit  
 à nos yeux un temple qui paroiffoit auffi  
 respectable par fon antiquité que par le  
 bon goût de fon architecture. J'ordonnai  
 alors à mon cœur de fufpendre fes vœux  
 jufqu'au moment où nous ferions aux  
 pieds du Très-Haut ; mais quelle fut notre  
 furprife , lorsqu'à l'ouverture des portes ,  
 nous appercûmes l'intérieur de ce tem-  
 ple ! Une chaire , des bancs , une table ,  
 une tribune en faifoient toute la déco-  
 ration ; mais , du refte , point de tableaux ,  
 point d'images , point de tribunaux , point  
 de fignes de notre rédemption , point de  
 fanctuaire , point d'autels ; tous ces témoi-  
 gnages de l'ancienne religion de ce peu-  
 ple avoient été détruits , & à peine en  
 découvroit-on encore quelques vefti-  
 ges. “ Eglifes de France ( m'écriai-je à  
 ce fpectacle , en regardant mon com-  
 pagnon , & répandant un torrent de  
 larmes ) voilà donc votre deftinée !  
 „ Voilà donc ce que vous ferez dans  
 „ peu , fi le Seigneur ne vous protege  
 „ pas enfin contre les impies qui ont

35 juré votre ruine ! Déjà , les sacrilèges !  
 35 ils ont ravi vos richesses ; déjà ils vous  
 35 ont fait servir à des usages profanes  
 35 & criminels , & ils n'attendent qu'un  
 35 tems favorable pour renverser vos au-  
 35 tels , briser vos images & éteindre jus-  
 35 qu'aux moindres traces du culte ! O  
 35 mes chers concitoyens , vous allez  
 35 donc dans peu subir un fort sembla-  
 35 ble à celui des peuples où nous nous  
 35 trouvons ! Vous allez donc être sans  
 35 culte , sans religion , sans sacremens ,  
 35 sans sacrifice & sans Dieu ! Je frissonne  
 35 à cette pensée , & je tremble qu'elle  
 35 ne soit la prédiction de votre future  
 35 & prochaine destinée. Et toi , peuple  
 35 infortuné , dont le malheur me touche  
 35 à ce moment d'une manière si sensi-  
 35 ble , je ne puis m'empêcher de plaindre  
 35 ton aveuglement ! Ton gouvernement  
 35 me paroît excellent , il est vrai ; tes  
 35 loix paroissent équitables , ton com-  
 35 merce semble florissant , & tes richesses  
 35 sont sans doute immenses ; mais que  
 35 sont tous ces avantages sans la reli-

„ gion? Tes ancêtres, qui ont bâti ce  
 „ temple, qui l'ont enrichi, n'étoient-  
 „ ils pas aussi heureux que toi? La reli-  
 „ gion qu'ils professoient étoit-elle un  
 „ obstacle à leur félicité? Ah! s'ils reve-  
 „ noient chercher dans ton sein la foi  
 „ qu'ils ont cru te transmettre, n'au-  
 „ roient-ils pas lieu de gémir d'avoir eu  
 „ des descendans aussi indignes d'eux? „  
 En finissant ces paroles, une secrète  
 horreur me faisoit; Lymas se trouva agité  
 des mêmes transports, & nous nous éloi-  
 gnâmes à l'instant d'un lieu où notre  
 Dieu n'étoit plus adoré.

Nous crûmes qu'au sortir de là, nous  
 nous trouverions dans peu hors de pays  
 protestans. Hélas! en vain pressâmes-nous  
 notre marche, nous eûmes la douleur de  
 voyager trois jours entiers sans apperce-  
 voir aucune trace de notre religion. Inu-  
 tilement voudrois-je entreprendre d'ex-  
 primer les sentimens dont nous fûmes pé-  
 nétrés en traversant ces pays immenses  
 infectés de l'erreur. Ce sont de ces affec-  
 tions que le cœur peut bien sentir, mais

que la bouche ne peut rendre : tantôt une sainte indignation s'emparant de notre ame , nous lancions les plus terribles anathèmes contre les malheureux novateurs qui avoient perdu tant & de si belles contrées : tantôt la compassion prenant la place de l'indignation , nous nous attendrissions sur le sort de ces pauvres peuples , qui paroissoient ne tenir à l'erreur que faute d'instruction , & que nous ne désespérons pas de voir un jour rentrer dans le bercail. Enfin , après une privation dont nous désespérions de voir la fin , nous eûmes la consolation d'appercevoir dans l'éloignement le signe auguste de notre rédemption. A cet aspect , nous précipitâmes notre marche , & nous nous trouvâmes à l'instant prosternés aux pieds de la croix.

“ O croix , nous écriâmes-nous en  
 „ l'arrosant de nos larmes , croix précieuse & vivifiante , c'est par toi que  
 „ nos peres ont vaincu ! ... Tu étois leur  
 „ force , leur espérance , & tu es maintenant l'objet de leur félicité. Croix , qui

„ seule peux adoucir les malheurs de  
 „ notre pèlerinage, tu es notre unique  
 „ ressource, & tu feras à jamais l'objet de  
 „ notre culte! Mais hélas, le feras-tu  
 „ toujours de nos concitoyens!..... Le  
 „ tems n'approche-t-il pas, où ils vont  
 „ te regarder comme un objet de déri-  
 „ sion, se scandaliser des humiliations de  
 „ leur Dieu, & enlever de leur vue tout  
 „ ce qui pourroit en rappeler le souve-  
 „ nir?.... O avenir, tems effrayant, que  
 „ réserves-tu donc à notre infortunée pa-  
 „ trie?..... Ne nous révele cependant  
 „ pas tous tes secrets; nous n'avons en-  
 „ core à ce moment, qu'un pressentiment  
 „ des maux qui menacent nos freres, &  
 „ déjà nous en sommes accablés!.....  
 „ Quoi, l'on ne verra plus dans notre  
 „ pays l'étendard de la croix! & le signe  
 „ du salut va être enlevé à nos compa-  
 „ triotes!..... Ah, mains sacrileges, qui  
 „ osez l'arracher, puissiez-vous sécher  
 „ à l'instant!.... puissiez-vous?.....  
 Nous ne pûmes achever; les sanglots  
 étoufferent nos paroles, & la douleur nous  
 abattit au pied de la croix.

Revenus de notre évanouissement, nous nous trouvâmes environnés d'une famille vertueuse, qui s'empressoit de nous donner tous les soins que la charité & la religion prescrivent dans ces circonstances. Le chef de cette famille n'étoit qu'à quelques pas de nous lors de notre défaillance; il avoit entendu nos lamentations au pied de la croix, il avoit compris qui nous étions; & s'attendrissant sur nos infortunes, il avoit ordonné à sa famille de préparer tous les soulagemens qui nous seroient nécessaires. Cet hôte vertueux & compatissant après nous avoir fourni de la maniere la plus généreuse tous les secours capables de nous retirer de l'épuisement où nous étions, voulut nous conduire à un monastere éloigné de sa chaumiere de quelques lieues, & qu'il nous assura que nous verrions avec quelqu'intérêt. Ce monastere est situé dans l'enfoncement d'un vallon fort étroit, entre les Alpes & une autre chaîne de hautes montagnes. Il n'a rien de brillant ni d'extraordinaire dans sa construction; mais tout est divin, tout

est extraordinaire dans ses habitans. A l'ouverture du monastere, un religieux vint se prosterner à nos pieds, puis il nous fit traverser une cour assez spacieuse, remplie de religieux qui étoient tous occupés à différens travaux qu'ils exécutoient dans le plus profond silence, & qui tous se prosternoient à mesure que nous passions vers eux. Le religieux qui nous reçut à l'entrée du monastere, après s'être prosterné, nous conduisit d'abord à l'église, où il nous offrit de l'eau bénite; puis il nous fit monter à la salle des hôtes, où il nous fit une lecture spirituelle sur le livre de l'imitation de Jésus-Christ; après quoi il nous accompagna à l'office qui sonna pour lors. Nous crûmes, en voyant la modestie de tous ces religieux au chœur, & la maniere grave & respectueuse dont ils chantoient l'office divin, nous crûmes, dis-je, que c'étoient des anges qui, pour l'instruction du genre humain, étoient venus sur la terre apprendre aux hommes à louer Dieu. Après l'office on nous introduisit au réfectoire, dans lequel nous ne

pûmes entrer qu'en passant sur un religieux qui étoit prosterné sur le seuil de la porte : nous apprîmes là ce que la vertu inspire de rigueur à ceux qui ont tout quitté pour en pratiquer la perfection. Nous apprîmes là que l'homme ne vit pas pour se nourrir, mais qu'il ne doit se nourrir qu'autant qu'il le faut pour pouvoir vivre : un repas le plus frugal & le plus grossier fut la nourriture de ces bons religieux, encore en augmentoient-ils l'austérité par une multitude de pratiques humiliantes. Le repas fini, même cérémonie pour sortir du réfectoire que pour y entrer ; le religieux se trouva encore prosterné à la porte, & il fallut de nouveau passer sur lui pour aller à l'église rendre grâces à Dieu ; après l'action de grâces, les religieux se retirèrent dans leurs chambres, ou dans une salle commune, pour faire quelques retours sur eux-mêmes, ou quelques lectures spirituelles. Nous fûmes enchantés de leur recueillement & de leur modestie, en visitant le monastere avec M. l'abbé : pas un d'eux ne leva les yeux sur nous ;

il régnoit dans la maison le silence le plus absolu : témoins de tous ces prodiges , nous profitâmes d'un moment où M. l'abbé nous quitta , pour demander à notre hôte qui étoient donc ces religieux. ( Car il nous avoit laissés jusque là sans nous l'apprendre. ) “ Depuis que la vertu  
 „ est bannie de ma patrie , lui dis-je , je  
 „ ne croyois pas en trouver jamais d'aussi  
 „ sublime sur la terre ; dites-nous donc ,  
 „ homme charitable & compatissant ,  
 „ quelle espece d'hommes est-ce ici ?  
 „ Leur vie est plus angélique qu'humaine.  
 „ O , si le Seigneur m'inspiroit le courage  
 „ de finir mes jours dans cette commu-  
 „ nauté , où tout me ravit & m'en-  
 „ chante ! „  
 „ Sensibles François , reprit notre hôte ,  
 „ ces religieux sont vos compatriotes ,  
 „ ils sont vos freres , ce sont les religieux  
 „ de la Trappe. Forcés comme vous , de  
 „ fuir une patrie qui est devenue l'enne-  
 „ mie de l'ordre & de la vertu , ils ont  
 „ demandé à notre nation une retraite  
 „ dans le pays le plus désert ; on leur a

„ donné la maison que vous voyez & les  
 „ terres adjacentes ; & depuis qu'ils font  
 „ parmi nous, nous remarquons que nos  
 „ contrées font plus vertueufes , parce  
 „ que l'on vient fouvent ici puifer l'a-  
 „ mour de la vertu. „

Le premier fentiment que me fit éprou-  
 ver ce discours , fut pour le peuple Helvé-  
 tique. “ O nation trop heureufe , m'écriai-  
 „ je , tu t'enrichis de ce que nous avons  
 „ de plus précieux ! La vertu d'eferte nos  
 „ contrées & vient habiter les tiennes !  
 „ O que de bénédictions te font arrivées  
 „ avec ce peuple de saints ! Puiffes - tu  
 „ profiter à jamais des exemples que ta  
 „ générofité t'a mis à portée de confidérer  
 „ de fi près ! Et toi , France , aveugle  
 „ France , que veux - tu donc devenir !  
 „ Quand tu rejettes de ton fein tous les  
 „ honnêtes gens , quand tu proferis les  
 „ saints même , quand tu les forces à s'ex-  
 „ patrier , pour qui réferves - tu donc ton  
 „ immense furface ? Veux - tu donc y at-  
 „ tirer tous les furieux , tous les fcélérats  
 „ de l'univers ? Veux - tu donc la peupler

„ de tigres & de bêtes féroces qui en ren-  
 „ dent le séjour odieux à toutes les na-  
 „ tions ? „ Je me tûs à ces mots, parce  
 que M. l'abbé qui revenoit à nous, me  
 fit signe que l'on ne parloit jamais dans sa  
 communauté. Nous prîmes congé de lui  
 & de notre généreux hôte, & nous conti-  
 nuâmes notre route.

Nous ne parlâmes, Lymas & moi,  
 pendant le reste de nos voyages, que de  
 ce que nous avions admiré chez les reli-  
 gieux que nous venions de quitter, &  
 nous ne nous attendions à rien d'extraor-  
 dinaire, lorsque sur le soir de la fixieme  
 journée de notre départ du monastere,  
 nous entendîmes pendant plus de deux  
 heures de fréquens coups de canons. Im-  
 patients d'en favoir la cause, nous nous  
 hâtâmes de descendre dans une auberge,  
 & notre hôte nous dit que ces coups de  
 canons annonçoient la grande fête que  
 l'on devoit célébrer le lendemain, à une  
 célèbre abbaye, dont nous n'étions plus  
 éloignés que de trois lieues. Il ajouta que  
 dans l'église de cette abbaye, étoit un

tableau miraculeux de la sainte Vierge ; qu'on y accouroit de toute part pendant toute l'année ; que ce pèlerinage étoit un des plus célèbres de l'Europe , & que le lendemain étoit le jour de la plus grande affluence , à cause de la pompe & de la magnificence de la fête. Charmés de ce que le hafard nous ménageoit encore un objet d'édification , nous nous empressâmes le lendemain dès le matin de prendre la route de l'abbaye. J'eus pendant toute la route comme un pressentiment du malheur qui m'y attendoit : je jetois sans cesse les yeux sur Lymas , & chaque fois que je l'envifageois , mes yeux se trouvoient baignés de larmes , sans que je pusse en deviner la raison.

Nous arrivâmes enfin au bourg , derrierel equel est située la fameuse abbaye , & nous voulûmes , avant même que de nous loger , avoir la consolation de saluer la Mere du Roi des rois , qui est en si grande vénération dans ce saint lieu. Quelle fut notre surprise, en entrant dans cette église ! On nous en avoit dit de grandes choses ,

mais on nous en avoit laissé ignorer mille fois plus encore : tout y est ravissant , tout y est enchanteur : l'œil seroit occupé un mois entier à en contempler les beautés , qu'il lui en échapperoit encore une multitude. O temple de Salomon , que tu étois brillant , si tu l'emportoïs sur celui-ci ! Il fait l'admiration de tous les étrangers , tous sont extasiés en y entrant , & disent , sans hésiter , que nulle part ils n'en ont vu qui en approche.

Nous venions d'entrer à la sainte chapelle , où tout brille d'or & de pierres précieuses , & dont la multitude de pélerins nous avoit empêché jusque là l'accès , lorsqu'une décharge de coups de canons & le son bruyant & moëlleux de vingt cloches annoncerent au loin que l'office du matin alloit commencer. Comme nous ne voulions rien perdre d'un si beau jour , nous fortîmes de la sainte chapelle , & nous allâmes prendre place dans le sanctuaire , pour examiner de plus près la majesté des cérémonies. Il seroit impossible de détailler toutes les richesses qui furent étalées

en ce jour à nos yeux. Il suffit de dire que l'or étoit ce qu'il y avoit de moins précieux, & dans les ornemens, & dans les vases sacrés : l'entrée des ministres dans le sanctuaire fut annoncée par cinq jeux d'orgues qui, se répondant des différentes parties de l'église, formoient un concert des plus merveilleux. Ce concert fut soutenu pendant tout l'office, avec la plus agréable variété : tantôt une multitude de voix les plus mélodieuses entonnoient les cantiques sacrés, & tantôt ils étoient répétés par les orgues & d'autres instrumens de toute espece. J'avois autrefois du goût pour la musique ; une belle piece bien exécutée me remplissoit de grandes idées & excitoit en moi des transports dont je n'étois pas le maître : mais jamais transports ne furent plus vifs en moi, jamais enthousiasme ne fut plus complet. Je redoutois de respirer, crainte de perdre quelques modulations ; & si la douleur invétérée qui étoit devenue pour mon ame une passion dominante, n'eût par intervalles alteré ma sensibilité, je pourrois défier

toutes les créatures de goûter jamais en ce monde des délices aussi pures que j'en goûtai en ce beau jour. Tout ce que je voyois, tout ce que j'entendois avoit pour moi quelque chose de divin, qui me transportoit & m'élevoit au-dessus de moi-même; je me figurois que j'étois ravi au troisième ciel, & que j'entendois les concerts de la céleste Jérusalem. Si cette idée fut un songe, je puis bien assurer du moins que j'éprouvai à ce moment quelque chose de ce que Dieu fait éprouver à ses élus.

“ O vous, infames spoliateurs de nos  
 „ églises, qui vous enrichissez des trésors  
 „ que vous en enlevez, & qui, sous pré-  
 „ texte de vouloir simplifier le culte, ne  
 „ cherchez qu'à l'avilir & à l'anéantir,  
 „ que ne pouvez-vous assister à une fête  
 „ semblable ! Vous sauriez ce que la  
 „ pompe & la magnificence des cérémo-  
 „ nies religieuses inspirent aux assistans,  
 „ de piété & de religion ; & forcés de céder  
 „ aux mouvemens de vos cœurs, vous  
 „ apprendriez à respecter & adorer l'Être  
 „ suprême, dont un culte si majestueux  
 „ annonce

„ annonce hautement la grandeur. „  
 L'office ne dura pas assez à mon gré; j'au-  
 rois voulu ne jamais quitter un lieu où  
 j'avois éprouvé des sensations si ravissan-  
 tes; & ces sentimens, Lymas en étoit pé-  
 nétré comme moi: jamais je ne l'ai trouvé  
 plus éloquent que lorsque, de retour à la  
 maison, il entreprit le récit de ce qui l'a-  
 voit affecté davantage; jamais je ne lui  
 ai vu répandre des larmes si abondantes,  
 que lorsqu'à cette occasion il retomboit  
 sur notre patrie. « Ah, si j'avois la con-  
 „ solation de revoir de pareilles solemni-  
 „ tés parmi mes compatriotes! s'écrioit-  
 il d'une voix entrecoupée de sanglots. . .  
 „ Mais non, je mourrai sans cette conso-  
 „ lation. „ Il prophétisoit, hélas! & j'é-  
 tois bien éloigné de croire l'accomplisse-  
 ment de cette prophétie si prochain.

Cependant le bourg se remplissoit de  
 plus en plus de pèlerins qui venoient à  
 la solemnité. Les protestans eux-mêmes,  
 se dépouillant en ce moment de leurs pré-  
 jugés, venoient aussi en foule grossir le  
 cortège des serviteurs de Marie; je voyois

D

tout en mouvement sur une vaste place qui est devant le portail de l'église ; l'on y faisoit de toute part des préparatifs qui annonçoient quelque chose de plus majestueux encore que ce dont nous avons déjà été témoins. Peu de tems après les vêpres , où nous éprouvâmes encore tout ce que nous avons éprouvé pendant la messe , la cérémonie du soir commença à être annoncée par des coups de canons qui se faisoient entendre toutes les minutes de deux postes différens , qui se répondoient dans le même intervalle. A ce bruit périodique , qui avoit quelque chose de majestueux , se mêloit le son des cloches qui , tantôt l'une , tantôt l'autre , & tantôt toutes ensemble , acheverent de vuider les pays circonvoisins , & d'en attirer les habitans que l'on voyoit se précipiter de toute part du haut des montagnes. Ce fut à neuf heures du soir , que l'on forma les rangs de la procession , dans lesquels nous eûmes la consolation d'entrer : elle sortit de l'église au bruit des canons , au son des cloches & des instrumens de musique. Au

premier pas que nous fîmes hors de l'église, nous devînmes presqu'immobiles, à l'aspect du spectacle qui s'offroit à nos yeux; des illuminations placées avec le plus grand goût sur le frontispice de toutes les maisons, autour du reposoir que l'on appercevoit dans le lointain, & dans toute l'étendue de la place, représentant par-tout des figures différentes, formoient un coup-d'œil dont on ne peut avoir l'idée quand on n'en a pas été témoin. Ce fut dans un chemin bordé des deux côtés de flambeaux & d'illuminations de toute espece, que la procession descendit gravement au reposoir. Là, le canon, les cloches, la musique & les merveilles du reposoir, qu'une multitude d'illuminations rendoient faillantes, ravissoient tour-à-tour notre admiration, & remuoient successivement toutes les puissances de notre ame. Mais ce n'étoit encore là qu'un prélude, tout le sublime de la fête étoit réservé pour le retour de la procession.

Au premier pas que nous fîmes pour remonter à l'église, j'éprouvai tout-à-

coup une sensation qu'il m'est impossible de rendre : les musiciens, qui pour lors se trouverent placés aux portes de l'église, & qui, par le son de leurs instrumens, attirerent à l'instant toute l'attention de leur côté, sembloient nous inviter à un spectacle nouveau : ah, qu'il étoit charmant ! . . . Les illuminations qui, du portail du temple, vinrent frapper nos yeux, étoient d'un genre fort supérieur à toutes celles que nous avons déjà vues ; je pense que les artistes de ce pays ont un goût qui leur est propre, & qu'ils sont inimitables dans leur talent. Nous remontions gravement, en jouissant avec avidité de la perspective qui s'offroit à notre vue, & qui devenoit plus intéressante à mesure que nous en approchions de plus près, & nous ne comptions pas qu'il fût possible d'espérer quelque chose de plus frappant, lorsqu'en rentrant à l'église, nous vîmes la merveille développée toute entière. Je ne fais pas comment je ne fus suffoqué par le transport qui me fait subitement ; il me sembloit que j'entrois dans

la céleste Jérusalem ; je voyois cette clarté dont la gloire du Très-Haut fait resplendir les tabernacles éternels ; j'y voyois de toute part briller l'or & les diamans ; j'entendois des concerts aussi ravissans que ceux des esprits célestes ; j'y voyois des milliers d'adorateurs prosternés en silence devant le trône du Seigneur. Tous ces prodiges suspendirent long-tems ma respiration ; & mon ame, à force d'être remuée , fut long-tems sans démêler ce qu'elle éprouvoit. En vain voudrais-je en entreprendre le récit ; la bouche ne fera jamais aussi éloquente dans ses expressions , que le cœur dans ses sentimens. La solemnité avoit déjà cessé , le silence régnoit déjà dans l'église , & l'on commençoit à éteindre les illuminations , lorsque je revins de mon extase ; il me fallut alors beaucoup agiter Lymas , pour le rappeler à lui. « O Dieu ,  
 „ s'écria-t-il ! si ce n'est ici qu'un échan-  
 „ tillon de votre gloire , que réservez-  
 „ vous donc à vos élus dans le ciel ? „  
 Pleins des sublimes pensées que nous

avoit inspiré cette touchante cérémonie , nous fortîmes de l'église au milieu d'une foule de pélerins aussi frappés que nous , & qui tous , soit catholiques , soit protestans , se demandoient , en s'essuyant les yeux , s'il étoit possible de voir quelque chose de pareil.

“ O François , mes compatriotes ! vous  
 „ aviez dans vos cérémonies quelque  
 „ chose qui pouvoit déjà vous enchan-  
 „ ter ; mais si vous aviez été témoins de  
 „ la pompe & de la magnificence de  
 „ celle-ci , quelle idée n'auriez-vous  
 „ pas conçue de la religion que l'on vous  
 „ enleve , & avec quel zele & quel em-  
 „ pressement ne seriez-vous pas retournés  
 „ chasser de notre commune patrie les  
 „ impies qui vous font avaler leur poison  
 „ sans que vous vous en doutiez ! „

Cependant Lymas retomboit à chaque instant dans son extase ; j'eus mille peines à lui faire prendre une légère nourriture lorsque nous fûmes rentrés. Il ne pensoit qu'à ce qui l'avoit charmé ; il en parloit , par intervalles , en termes si pa-

thétiques, qu'il ranimoit presque toutes les sensations que j'avois éprouvées ; & si j'eusse eu le bonheur de le posséder toujours, je n'aurois eu besoin que de l'entendre, pour être remué jusqu'au fond de l'ame. Mais, hélas ! cette consolation ne m'étoit pas réservée ; je touchois au terme où je devois perdre celui qui étoit devenu l'unique ressource de mon affliction ; & je ne m'en doutois pas, parce que rien ne sembloit me l'annoncer. Le soir même, quand je sortis de sa chambre, il me parut jouir encore de sa santé ordinaire ; je me retirai donc sans inquiétude, pensant me livrer au repos. Je n'en eus qu'un très-court, encore fut-il troublé par les rêves les plus effrayans ; mille fantômes qui me rouloient dans l'esprit, sembloient me présager quelque événement sinistre ; & si les songes étoient toujours un avertissement de ce qui doit arriver, je n'aurois pu douter que j'étois prochainement menacé d'un accident fâcheux. J'eus beau combattre ce préjugé pendant plus de la moitié de la nuit, que

je passai dans l'insomnie la plus affreuse ; il prit tellement le dessus dans mon esprit, qu'il me tarδοit que le jour vint me faire connoître le nouveau genre de malheur dont je m'attendois à être victime. Je ne le connus , hélas . que trop tôt. A peine fus-je levé que je passai dans la chambre de Lymas , croyant lui faire part des songes qui m'avoient fatigué toute la nuit ; je ne le trouvai plus : j'aperçus seulement une lettre sur sa table ; je m'approchai , & je vis qu'elle étoit à mon adresse , & que c'étoit l'écriture de mon ami. Je frissonnai alors , & je commençai à entrevoir quelque chose de plus affreux pour moi , que tout ce que j'avois pu appercevoir dans l'explication que je m'étois appliqué à donner à mes songes. Je regardai bien si je ne me trompois pas ; je relus l'adresse avec la plus grande attention ; & à la seconde lecture que j'en fis , la lettre me tomba des mains. " C'est bien lui qui  
 „ m'écrit , disois-je . . . . Que m'annonce-  
 „ t-il donc ? . . . . Qu'est-il donc deve-  
 „ nu ? „ . . . . J'aurois voulu savoir la ré-

ponse à ces questions, & je redoutois de l'apprendre. Trois fois je pris la lettre pour en briser le sceau, & trois fois je la remis sur la table. Enfin, le desir de savoir ce que j'avois à craindre me fit ouvrir cette défolante lettre : mes yeux parcoururent presqu'aussi-tôt la fin que le commencement ; je lisois tout à la fois, & je n'eus pas besoin d'en beaucoup lire pour être instruit.

“ Mon cher ami, me disoit Lymas, je  
 „ ne fais quel pressentiment secret m'an-  
 „ nonce que je touche à ma fin : demain,  
 „ dès le matin, j'irai recevoir mon Créa-  
 „ teur, & probablement je ne te reverrai  
 „ plus. Adieu donc, cher ami ; j'ai voulu,  
 „ en t'arrachant à ta solitude, te faire  
 „ surmonter ta douleur, & je meurs vic-  
 „ time de la miennè ; je ne puis survivre  
 „ à l'impression que fait sur moi le con-  
 „ traste de la magnificence de ce lieu &  
 „ du désastre de ma patrie ; au reste, je  
 „ meurs content. Après tout ce que je  
 „ viens de voir, que pourroit-il me res-  
 „ ter à desirer en ce monde ? Je ne re-

„ grette que ton amitié & les beaux jours  
 „ de notre malheureuse patrie. Je sens  
 „ tout ce que ma mort va te causer de  
 „ peines ; mais, je t'en conjure , ne t'en  
 „ affecte pas trop , tu trouveras dans le  
 „ R. P. M. un ami qui me remplacera ;  
 „ il te dirigera dans la conduite que tu  
 „ dois tenir ; & si un jour tu revois la  
 „ France , ah ! n'oublie pas ceux qui  
 „ m'y intéressent encore ; je te les ai fait  
 „ connoître , & je ne puis les confier à  
 „ mains plus sûres. Adieu , ne m'oublie  
 „ pas devant Dieu. LYMAS. „

Quand on seroit venu m'annoncer les  
 nouvelles les plus désastreuses ; quand on  
 m'auroit assuré que ma patrie venoit de  
 s'écrrouler & de rentrer dans le chaos du  
 néant , que je devois renoncer pour ja-  
 mais à l'espérance de la revoir , & que  
 je n'avois plus ni parens , ni propriétés ;  
 je ne fais pas si j'aurois ressenti une blef-  
 sure aussi profonde que celle que me causa  
 la lecture que je venois de faire : ce fut  
 un coup de foudre qui m'atterra ; & je  
 regretterai , toute ma vie , les secours que

l'on me donna, & qui m'empêcherent de suivre mon ami dans le tombeau. Peu de tems après mon évanouissement, le maître du logis monta en grande hâte, pour m'annoncer que mon ami venoit d'expirer dans l'église, une demi-heure après avoir communié; & il m'a dit dans la fuite, que m'ayant trouvé étendu dans la chambre, sans sentiment, & la lettre fatale à la main, il la lut, & qu'ayant connu ce qui m'avoit réduit à l'état où il me trouva, il se garda bien de m'annoncer ce qui venoit de se passer à l'égard de Lymas; qu'il défendit même à tout son monde de m'en parler, & qu'il fit faire les obseques de mon ami de maniere à ce que je ne pussé en être averti. Ce ne fut que lorsqu'il me vit en état de pouvoir supporter cette nouvelle, c'est-à-dire, huit jours après, qu'il me l'annonça. En vain voulut-il me cacher le lieu de la sépulture, il fallut absolument m'y conduire: à peine y fus-je arrivé que je tombai de nouveau en défaillance. "O Ly-  
 „ mas, m'écriai-je, lorsque la parole me

„ fut rendue , trop sensible ami , quelle  
 „ étoit donc la générosité de ton amitié !  
 „ Tu entreprenois de me consoler , &  
 „ tu avois toi-même plus besoin de con-  
 „ solation que moi . . . . Falloit-il donc  
 „ te sacrifier pour moi ? . . . . O France !  
 „ quel homme tu perds dans celui que  
 „ je pleure ! . . . . Tu es mort , Lymas ,  
 „ & je vis encore. Ah ! pourquoi le ciel  
 „ qui nous avoit si étroitement unis , n'a-  
 „ t-il pas rendu notre sort commun ? ...  
 „ Faut-il que je te survive , pour voir  
 „ seul l'avilissement & la fureur de notre  
 „ patrie ! ... Je n'irai donc plus déposer  
 „ dans ton sein mes tristes plaintes ! ...  
 „ Je n'entendrai donc plus cette voix qui  
 „ savoit si bien manier mon cœur ! ...  
 „ Eh ! que deviendrai-je donc ? Tu me  
 „ parles d'un ami pour te remplacer. Eh !  
 „ où trouverai-je jamais un Lymas ? ...  
 En prononçant ces paroles , un torrent  
 de larmes sortoit de mes yeux & atten-  
 drissoit tous ceux qui en étoient témoins.  
 Un religieux de l'abbaye , attiré par mes  
 lugubres accents , vint à l'instant me

faire emporter dans sa chambre, malgré mes résistances; & après m'avoir laissé payer à l'amitié le tribut que je lui devois, il me tint un langage qui me fit comprendre qu'il avoit quelque connoissance de ma situation. C'étoit ce même religieux à qui Lymas m'avoit adressé. Mon ami lui avoit parlé de mes peines, il lui avoit recommandé de prendre un soin particulier de moi; & pour me désigner à lui, il lui avoit dit qu'il me connoîtroit aisément, à la profonde douleur dont il me verroit pénétré. Ce bon religieux, après avoir employé, pour me consoler, tout ce qu'un cœur vraiment paternel peut suggérer, après m'avoir fait les offres de services que l'on peut à peine espérer de l'amitié la plus cimentée, me fit raconter les aventures de mon exil, dont Lymas n'avoit pu lui donner qu'une idée bien superficielle. Il les trouva si propres à faire impression sur mes concitoyens, qu'il m'ordonna, en vertu de l'obéissance que je lui avois promise, de les écrire & de les répandre dans ma patrie.

Vous compatirez , fans doute , à mes peines , ô mes compriotes ! vous verserez peut-être quelques larmes sur ma déplorable situation ; mais ce ne sont point des larmes que je vous demande , c'est de la réflexion , c'est un retour sur vous-mêmes. Moi & les trois quarts de vos freres qui éprouvent la même affliction , souffririons avec joie mille fois plus encore , si c'étoit pour votre bonheur ; mais est-ce pour vous rendre heureux que , depuis plus de deux ans , vous persécutez tout ce qu'il y a d'ames honnêtes & vertueuses dans notre nation ? Quels sont donc les avantages que vous retirez de vos vexations & de votre acharnement ?.. En êtes-vous plus riches , plus tranquilles , plus contens ?.... Pour alimenter votre fureur , on ne cesse de vous décrier l'ancien gouvernement , on vous le représente comme un monstre qu'il faut terrasser & anéantir : mais fut-il jamais un gouvernement plus monstrueux , plus tyrannique & plus oppresseur , que celui qu'on veut lui substituer ? Sous l'ancien

gouvernement , la nation s'est foutenu pendant plus de quatorze fiecles ; elle est devenue puiffante , riche & floriffante ; elle s'est élevée à un point de grandeur qui la rendoit admirable à toutes les autres nations du monde , & qui en faisoit le plus bel empire de l'univers ; & depuis deux ans & quelques mois que subsiste le nouveau gouvernement , la nation s'appauvrit , se ruine , s'éteint , se détruit & s'avilit aux yeux de tous les peuples de la terre. Où est donc , pour nos provinces , l'avantage du nouveau gouvernement sur l'ancien ? Il est tout entier pour vous , infatiables vautours , qui vous trouvez si flattés de manier les rênes de l'empire , dont vous vous êtes emparés , & qui ne cesserez de pomper les richesses du royaume , que lorsqu'il n'offrira plus d'appas à votre cupidité ; mais pour nos provinces , si elles étoient forcées de choisir entre l'ancien & le nouveau gouvernement , il est certain que l'ancien leur feroit infiniment plus avantageux. Mais n'y a-t-il pas de milieu

entre le nouveau & l'ancien régime? Ne peut-on pas faire revivre l'ancien, en en retranchant tous les abus qui s'y étoient gliffés? C'étoit uniquement là ce que demandoient toutes les provinces; elles n'avoient envoyé des députés aux États-Généraux que pour cela; & c'eût été, pour ceux-ci, un ouvrage de trois mois au plus, s'ils eussent été bien intentionnés. Mais la maniere dont ils prétendent avoir réformé les abus de l'ancien régime, vous rend-elle heureux? O mes chers compatriotes! c'est toujours là que j'en reviens, parce que je ne suis touché que de votre bonheur. Il est inutile que je fasse cette question au Roi, chacun fait ce qu'il pourroit me répondre. „ Des  
 „ fers, me diroit-il, un silence honteux,  
 „ une approbation forcée; voilà à quoi  
 „ on a réduit mon bonheur. „

Il est également inutile que je la fasse encore aux nobles & à tous les gros propriétaires du royaume; ils ne pourroient me montrer, pour attester leur nouveau genre de bonheur, que les tristes débris  
 d'une

d'une fortune devenue la proie du patriotisme, que les restes encore fumans de leurs maisons incendiées, que les membres épars, rôtis & à demi rongés de leurs peres & meres, de leurs femmes & de leurs enfans. Il est enfin inutile que je la fasse au clergé, cette question. On le voit par-tout proscrit, persécuté, traîné dans les cachots, traduit devant les tribunaux, banni des églises, où autrefois il avoit la consolation d'assembler & d'instruire les fideles, & ne pouvant plus, sous peine de forfaiture, distribuer les secours de la religion aux ames qui lui sont confiées. Mais je la fais, cette question, aux autres classes de citoyens, pour le bonheur desquels on prétend qu'on a dû écraser ceux dont nous venons de parler. Je m'adresse d'abord aux négocians, & je leur demande s'ils sont heureux dans le nouvel ordre de choses. Tous me répondent que leurs affaires sont entièrement dérangées, & que toutes les sources du commerce sont tariées. Je m'adresse ensuite aux artisans, & ils me disent qu'ils sont obligés

E.

de demeurer les bras croisés, qu'ils ne trouvent plus de quoi s'occuper, & qu'ils font, avec leurs femmes & leurs enfans, en proie à toutes les horreurs de la famine. Je viens après cela à la classe des pauvres, & ils me disent, en versant un torrent de larmes, que, depuis que l'on a ruiné ou chassé leurs peres nourriciers, ils ne reçoivent plus aucun secours; qu'ils n'ont, pour subsister, que la ressource des brigands, & que chaque fois qu'ils mangent leur pain, leur conscience leur crie qu'il est le fruit d'un crime. Enfin, j'interroge les cultivateurs, cette classe de citoyens si utiles, & dont on vouloit, disoit-on, faire des hommes heureux; & je leur demande s'ils le font? Ils me répondent, qu'ils commencent à voir qu'on les a trompés; que pour quelques servitudes dont on les a délivrés, on veut leur faire porter un joug infiniment plus pesant qu'il en fut jamais; que depuis quelque tems ils ne voient plus d'argent; qu'ils sont obligés ou de laisser périr leurs denrées, ou de les échanger contre du papier où il y a pour eux le

quart de perte ; que leurs impositions, bien loin de diminuer, ainsi qu'on le leur avoit fait espérer, ne font qu'augmenter de jour en jour ; que leur repos est continuellement troublé ; qu'on les arrache fans cesse à leurs travaux, pour les appeller à des assemblées ou à des exercices militaires, pour lesquels ils sentent qu'ils ne font pas faits ; que depuis qu'on leur a mis les armes en main, ils se font trouvés transformés en des hommes avides de sang & de carnage ; que depuis cette époque ils sont devenus soupçonneux, défiants, persécuteurs & barbares ; & qu'ils n'ont fait usage du pouvoir dont on les a revêtus, que pour proscrire de leurs contrées la tranquillité dont ils jouissoient, & la religion qu'ils adoroient.

Et voilà, aveugles & infortunés compatriotes, à quoi se réduit ce bonheur dont on vous parloit en termes si pompeux. ... Le lait & le miel devoient couler sous vos pas, & il ne coulé autour de vous que des ruisseaux de sang. L'on vous disoit que tous les peuples de la terre vien-

droient contempler votre félicité, & chacun fuit avec horreur un pays qui est devenu la retraite des tigres. . . . L'on vous faisoit entendre qu'une prospérité en tout genre alloit couronner les élans de votre patriotisme; & le fruit que vous en retirez, c'est un bouleversement général dans la monarchie & la religion. Pauvres insensés, ne comprendrez-vous donc jamais que votre acharnement ne fert qu'à foutenir & à accréditer vos oppresseurs? Les perfides! ils se rient de votre crédulité, & ils triomphent de vous voir venger sur vos freres innocens, les maux qu'ils vous font. Ah! ne vous lasserez-vous donc pas d'être les ministres des suppôts de l'enfer? C'est sur eux, c'est sur ces monstres dignes d'être ensevelis dans le plus sombre des abymes, que vous devriez exercer votre vengeance, si la vengeance n'étoit pas un crime. Ordonnez seulement à ces tyrans de descendre du trône & de l'autel, où vous ne leur aviez pas dit de monter. Levez-vous, grande nation, déployez cette énergie que l'on a tant fait

valoir. Faites rentrer dans le néant tous les reptiles que vous en avez tirés , & à l'instant la tempête fera calmée , l'ordre se rétablira , la justice se fera respecter , & la religion deviendra plus que jamais le lien le plus fort de la société. Mais tant que l'Assemblée dite Nationale existera , la France ne verra jamais la fin de ses maux. Cette vérité est aussi certaine que le retour de la lumière pour le jour de demain.

Veux-tu donc , ô ma patrie , voir renaître dans ton sein le bonheur & la prospérité ? Tu vois ce que tu as à faire , & tu le peux encore.

Veux-tu , au contraire , éterniser ta honte & ton désastre ? Tu n'as qu'à éterniser l'existence de ton Assemblée Nationale.

votre lettre m'a été remise par  
 les mains de votre valet de chambre  
 et j'ai eu le plaisir de vous en  
 recevoir. Je suis très sensible  
 à votre bonté et à l'attention  
 que vous m'avez eue. Je vous  
 prie de croire que je suis  
 avec toute l'estime et le respect  
 possible, votre très humble  
 et très fidèle serviteur  
 Louis de La Roche

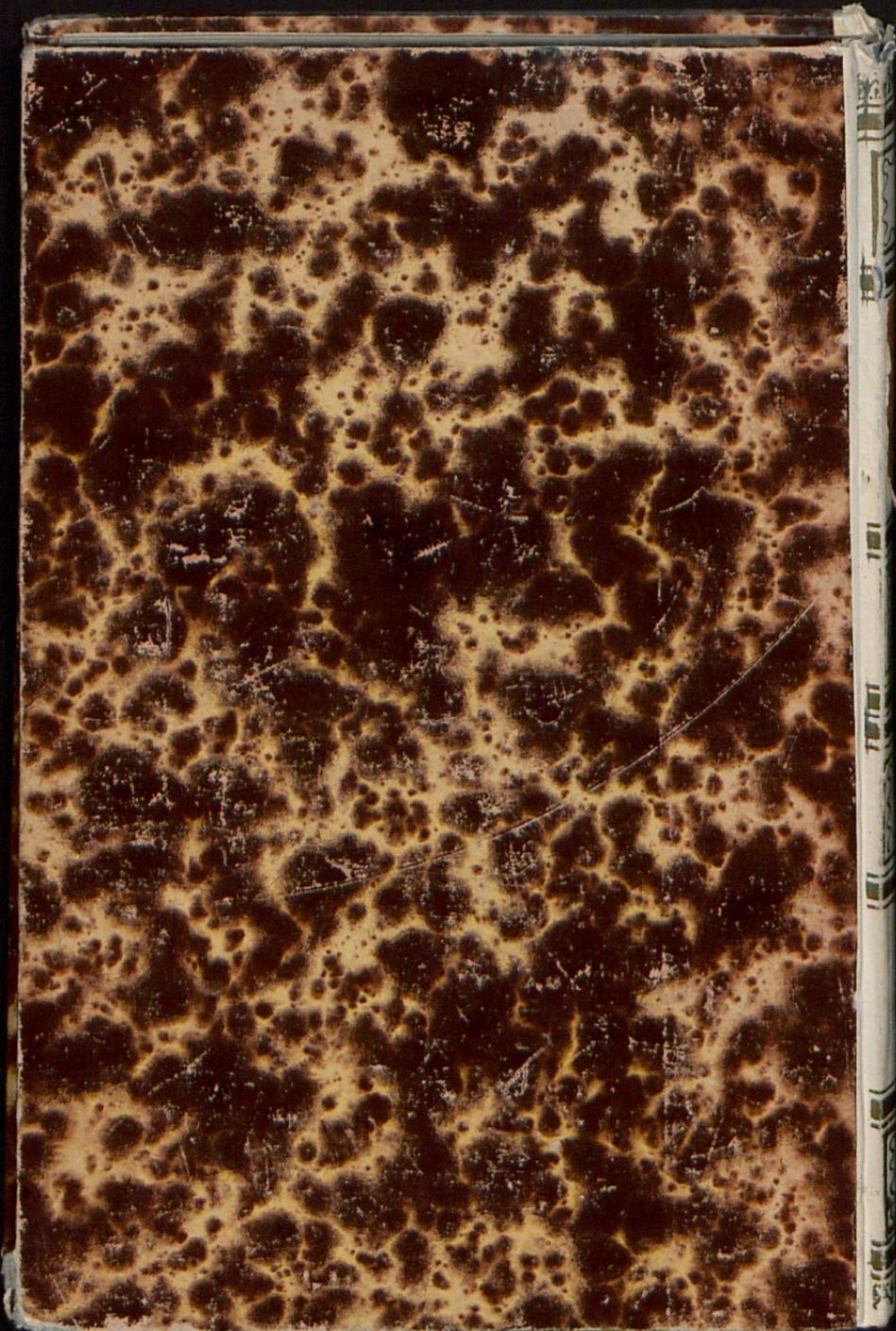
①

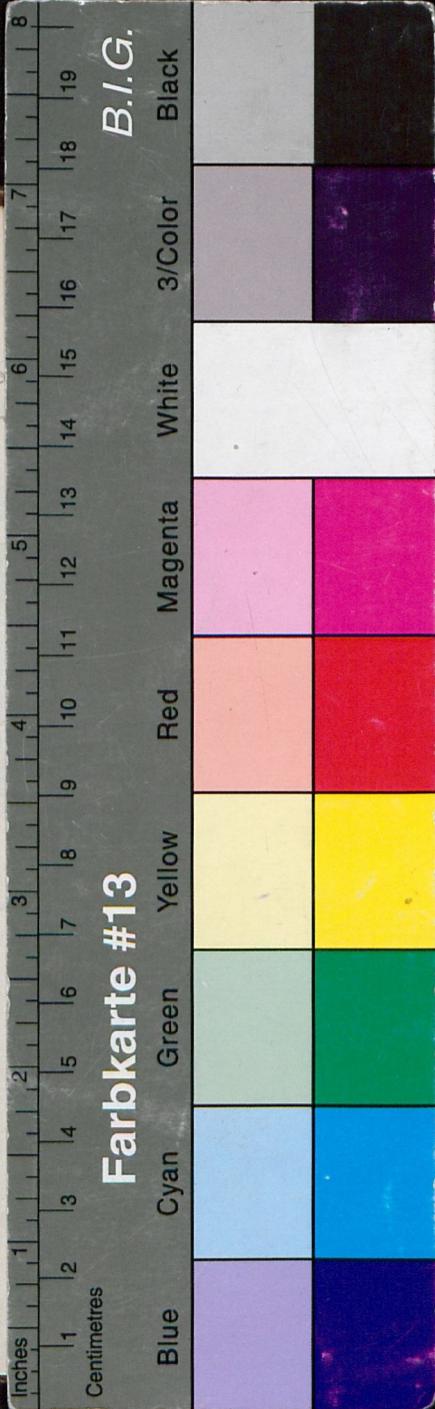


M0127

~~M0127~~ M0127

S





LES  
*AVENTURES*  
DE  
CHRYSANDRE.

---

*Quis dabit capiti meo aquam, & oculis meis  
fontem lacrymarum? Et plorabo die ac  
nocte.....*

Jerem. cap. 9, v. 1.

---

Pleurez, pleurez, mes yeux, & fondez - vous en  
larmes.

---

---

1791.